

Jocelyne Villeneuve

Coincée entre la prose et la poésie

Jocelyne Villeneuve, *Les Friperies*, Sudbury, Prise de Parole, 1989, 63 pages

Suzanne Legault

Numéro 60, janvier 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Legault, S. (1991). Jocelyne Villeneuve : coincée entre la prose et la poésie / Jocelyne Villeneuve, *Les Friperies*, Sudbury, Prise de Parole, 1989, 63 pages. *Liaison*, (60), 23–23.

Jocelyne Villeneuve

Coincée entre la prose et la poésie

par Suzanne Legault

Mon premier contact avec l'œuvre de Jocelyne Villeneuve s'est fait par l'entremise de l'auteure elle-même, qui me conseilla la lecture du roman poétique **Les gestes seront posés**. Le style condensé de l'ouvrage forme une toile solide et une dentelle fine pour cette transposition de l'histoire ancienne d'Héloïse et Abélard se jouant dans une seule âme. En bref, il s'agit d'un livre à haute teneur mystique où les frontières s'abolissent dans un glissement constant entre le passé et le présent. Par un ancrage décidé dans le quotidien et dans le monde spirituel, la narratrice s'assure une évolution positive.

La Saison des papillons, ma deuxième lecture de Villeneuve, se veut un texte dépouillé d'une grande part de son tissu narratif. L'auteure photographie le souvenir, encadrant l'instant pour sa lectrice. Elle crée des trouées hors du réel tout en maintenant une charpente solide grâce à la forme bien établie du haïku japonais.

Le tout dernier livre de Jocelyne Villeneuve relève du domaine du fantastique. Dans **Les Friperies** l'équilibre calculé entre la poésie et la prose, ou encore entre la poésie et la forme, disparaît. Tout au long des quatre nouvelles du recueil, le JE du personnage principal est déstabilisé par un événement extérieur qu'il ne domine pas.

Dans « Fil d'argent, fil rompu », Alexandre est une âme en vadrouille en quête d'un corps. Il s'incarne dans le fœtus de la comtesse de Varennes, malheureusement

appelé à mourir peu après sa naissance. Le ton est celui du conte, style maintenu pendant la description de la grossesse et de l'accouchement mais qui se transforme périodiquement en complainte : *Indissolublement liés, nous sommes sur le point de naître tous les deux, moi, rien sans ce corps que j'ai épousé librement, lui, rien sans ce souffle de conscience que j'accorde à sa forme* (pages 9-10). Ces errances poétiques, je l'avoue, font vibrer chez moi une corde sensible. Si le récit de Jocelyne Villeneuve me comble à cet égard, l'auteure ne manifeste pas moins son talent de conteuse, notamment dans l'esquisse du personnage de la sage-femme. (C'est la conteuse de **La Princesse à la mante verte** qui refait surface ici).

Dans la deuxième nouvelle, deux capitaines de bateau, le père et le fils, très unis à *portée de cœur*, franchissent une autre frontière dans un mouvement inverse. Au contraire d'Alexandre qui attend patiemment un donateur de corps, ils s'élancent, eux, vers les *régions mystérieuses* où semble les attendre un au-delà difficile à évaluer. Ils y sont entraînés par la force d'un présage : les feux Saint-Elme. Ils rejoignent ainsi la lignée des disparus à bord d'un vaisseau fantôme. J'ai été étonnée de retrouver ce texte dans l'œuvre d'une écrivaine vivant depuis longtemps dans la ville minière de Sudbury. Je m'attendais plutôt à une aventure au centre de la terre puisque les légendes tendent à être plus localisées que les contes. Mais sans doute fallait-il un cadre approprié à cette jolie phrase du début : *Des matelots chantent en dépliant le jour* (page 17).

La nouvelle suivante, plus élaborée, prête son titre à l'ensemble du livre. Le personnage principal, Estelle, est sous l'emprise d'un objet maléfique encore profondément lié à son ancienne propriétaire, victime d'une mort violente. La morte s'infiltré dans l'esprit de la jeune femme réduite progressivement à l'impuissance : *La conversation se poursuit et je ne reconnais plus mon propre langage. Des bribes d'expression me restent suspendues au bout des lèvres, arrivées là par pur hasard* (pages 40-41). Ce qui empêche la catastrophe imminente, c'est l'amour d'Estelle et de Jean-Luc qui parvient à faire écran à la présence étrangère envahissante. La déchirure causée par leur mésentente passagère créait la brèche nécessaire à ce fantôme en quête d'un corps.

Marjolaine, la petite fille du dernier texte, réussit par contre à passer au monde des vivants et retrouve son ancien mari Édouard afin d'établir avec lui un lien essentiel à leur survie commune. Monsieur Édouard, peintre à ses heures, cesse alors de ce cantonner dans la nature morte pour accéder au portrait de Judith, sa défunte épouse. Dans un curieux chassé-croisé où perce le thème de la statue vivante, l'enfant se reconnaît dans cette toile.

On l'aura sans doute remarqué, la notion du double se présente dans chacune des nouvelles et une inquiétude s'infiltré. Même lorsqu'une solution s'offre au personnage, comme c'est le cas dans le dernier texte, elle provient d'un dérapage du réel. Le personnage est alors condamné à la solitude.

Jocelyne Villeneuve, **Les Friperies**, Sudbury, Prise de Parole, 1989, 63 pages.

